

Dominique Barbereau - Agenais

L'ACCOMPAGNATEUR

isbn 978-10-96550-29-6

© Dominique Barbereau, 2017.

Le dessin de couverture est de Gabriel Monot.

info@lorangerie.xyz

www.lorangerie.xyz

Toutes reproductions, traductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé, sous quelque forme et pour quelque usage que ce soit sont réservées pour tous pays et constituent une contrefaçon sanctionnée par le code de la propriété intellectuelle.

L'ACCOMPAGNATEUR

Elles tiraient chacune une valise à roulettes. La grande avait décoré la sienne avec une multitude d'autocollants de princesses Disney. La plus petite portait aussi sur son épaule, un violon dans sa housse.

Lui, entre elles deux, grand, raide, les tenait par la main et marchait d'un pas décidé sur le quai. Ses gros gants de laine rugueux exerçaient sur elles une contrainte ferme et elles ne bronchaient pas. En bas de l'escalier roulant, les petites filles avaient dit au revoir à leurs grands-parents.

Il les aida à monter dans le train, répétant sans cesse le numéro de sa place « *veinticuatro...veinticuatro* » Il balayait d'un regard de myope, en fronçant le nez, les petits panneaux sous le porte-bagage.

Il s'installa côté fenêtre, dans le carré qui leur

avait été réservé, et aida les deux petites à ranger leurs affaires dans la zone pour bagages. Il posa près de lui son sac à dos, ôta ses gants, son béret et la grosse écharpe tricotée en mailles serrées par sa grand-mère.

Avec des gestes méthodiques et prévenants, il aida ensuite les deux petites filles à retirer leur manteau, leur bonnet, rangea le tout dans les porte-bagages au dessus de leurs sièges, et leur dit de s'asseoir en face de lui et de « commencer leurs activités ».

L'une des deux pouffa en regardant sa sœur, l'autre lui souriait en douce en retour, rentrant le menton sous son col roulé et levant les yeux au ciel comme si cette consigne si raisonnable, « commencez vos activités », ne faisait pas partie de leur vocabulaire, de leurs codes, de leur époque. C'est tout juste si elles en comprenaient le sens.

Pourtant, le choix des mots, le timbre de voix, et aussi l'accent du jeune homme illustraient cette absolue certitude que ces trois mots véhiculaient : il semblait convaincu que dans le train, quand on a huit et dix ans, on s'occupe sagement à « faire des activités ».

Et, du coup, elles sortirent leur magazine et s'appliquèrent un moment à le parcourir, en se regardant de temps en temps en coin, retenant un fou-rire.

Il posa un gros livre sur la tablette qui les séparait.

Il les regarda, leur sourit.

Ce fut pour elles comme un signal, la brèche s'entrouvrait, la plus jeune s'y engouffra :

C'est quoi, ton livre ?

Il en lut le titre en espagnol, « *Las Conquistas españolas* ».

Elle ne comprit pas, mais entendit « *españolas* » et demanda :

Tu es espagnol ?

Oui, répondit-il avec son charmant accent.

Eh bien, moi, je suis née en Haïti et ma sœur aussi ! On est des petites adoptées.

Il le savait, mais fit mine de le découvrir. Il dit, en approuvant de la tête :

Ah ! c'est bien !

Il y avait au dos du livre une carte du monde. La petite demanda :

Tu peux me montrer où c'est Haïti ?

C'est là, à peu près là, dit-il en pointant avec son doigt la bande de terre étroite qui réunit les deux Amériques. C'est dans une petite île, à peu près là !

Mais pourquoi elle n'est pas vraiment dessinée sur la carte cette île ?

Parce que la carte est toute petite et que les détails sont invisibles. Mais, tu vois, il y a un petit

point, là ! C'est là.

Touté pètité... c'est marrant, ton accent ! Nous, quand on est arrivées, on ne savait pas dire les R ni les J, dit-elle en s'appliquant à bien les prononcer.

Elle avait repris sa lecture. Elle était rassurée, Ernesto savait où était Haïti, contrairement à tous ces ignares qui disaient « c'est où, Haïti ? » quand elles nommaient leur pays de naissance, et ça, ça l'énervait ! Elle ajouta :

Pourtant, je t'assure, c'est un très grandé pays !... dit-elle avec un accent complice qui le fit sourire.

Puis, passant du coq à l'âne,

Comment on compte, en espagnol ?

Il s'exécuta : *uno, dos, tres...*, elle répétait après lui. L'aînée avait levé les yeux de son magazine et les écoutait en scandant de la tête, appréciant la faculté de sa petite sœur à prononcer d'aussi bonne façon ce qu'elle entendait pour la première fois. Miel n'avait jamais eu de problèmes dans l'apprentissage pour parler un bon français ; elle, Anabelle, devait encore aller chez l'orthophoniste. Maman y tenait beaucoup, elle disait que la manière de parler, la musique des mots, la mélodie des phrase sont au moins aussi importantes que le sens qu'ils véhiculent.

Elle était un peu plus intimidée, la grande, et peut-être parce qu'elle portait une sorte de jupe droite noire inhabituelle à son âge, un pull rose à pois noirs bordé d'un petit col de fourrure synthétique, elle avait l'air plus âgée, déjà une petite femme. Songeuse, elle regardait le jeune homme de son œil brun un peu rebelle, ayant compris que ces deux heures ennuyeuses n'allaient pas passer vite avec un tel compagnon de voyage.

Il avait l'air bien gentil, pourtant, ce baby-sitter qui les accompagnait dans le TGV pour Paris, mais il l'énervait un peu, à les prendre pour des bébés ; elle ne se sentait plus du tout un bébé ! Et puis, qu'est-ce qu'il était coincé !

Ils s'étaient retrouvés à la gare, après trois jours de vacances chez leurs grands-parents. Maintenant que la formule existait, papy avaient souscrit à ce service auprès d'une association étudiante catholique chaudement recommandée par plusieurs de leurs amis : Cela ne revenait guère plus cher qu'un aller-retour à Paris et ce serait de la fatigue en moins !

Ils avaient donné rendez-vous au jeune homme devant la porte Ouest sur l'esplanade ; il avait montré sa carte d'identité, prouvant qu'il était bien la bonne personne envoyée par l'association. Ils avaient été

immédiatement rassurés d'apprendre que celui qui allait surveiller leurs petites-filles dans le train était étudiant au séminaire. Avec son pantalon trois quarts un peu bouffant sur de grossières chaussettes de laine et des galoches d'un autre siècle, son large cache-col et son imperméable mastic trop court, son béret enfoncé jusqu'aux yeux sur d'épaisses lunettes, il semblait surgir d'un temps révolu, totalement décalé et vraiment en dehors de la dégaine actuelle. Quand elle le vit, mamy fut immédiatement envahie par l'image de son frère aîné qui l'impressionnait tant dans sa tenue de chef louveteaux. La ressemblance était frappante. Elle sentit que ses petites-filles étaient en sécurité.

Elle était sincèrement soulagée d'être à la fin de ces vacances éprouvantes à plus d'un titre, et de passer le relais à ce jeune homme à l'allure de parfait ange gardien.

Novices dans l'utilisation de ce genre de service, ils avaient été, papy et elle, tellement séduits par ce jeune homme d'un autre temps, qu'ils avaient oublié, à la remise de l'enveloppe qui contenait leurs trois billets et la petite indemnité en liquide, d'échanger leur numéro de téléphone. Pour eux, la chose était si simple : deux heures plus tard, leurs deux petites-filles retrouveraient leur maman gare de Lyon, entre-temps

rien de fâcheux ne pouvait survenir: le train était direct ; ils avaient pris soin de réserver les billets en première classe, préparé un bon pique-nique qu'ils avaient enfoui dans le sac à dos de ce jeune homme si proche du bon Dieu... Tout était organisé au mieux, ils n'éprouvaient vraiment aucune inquiétude, à voir monter Belle et Miel dans le train avec un inconnu, tout au plus une discrète culpabilité... Ils les avaient juste un peu sermonné quand ils avaient appris que leur accompagnateur était un futur prêtre : il faudrait doublement le respecter. Ils leur firent promettre d'être sages.

Promis ! Avaient-elles crié d'une seule voix dans l'enthousiasme du départ.

Et, dans la foulée des promesses, ils avaient encore hurlé du bas de l'escalier roulant :

Appelez-nous dès que vous serez arrivées !
Promis ?

Promis ! avaient-elles crié en faisant un petit signe d'adieu.

Pendant ces trois jours de vacances, elles avaient fait la loi à la maison et ils étaient bien contents de les rendre à leur mère.

Le changement avait été grand, au divorce de leur fils. Jusque-là, durant les vacances de Noël, toute

la famille venait en voiture de Paris et s'installait pour quelques jours dans la grande maison de Sainte-Foy, et ils partageaient la joie de Noël, la messe de minuit, les cadeaux autour de la cheminée et le sentiment d'appartenance que ressentent les familles dans ces moments de fête où tout est quelque peu idéalisé. Les deux petites venues de l'île lointaine, avaient tardivement éclairé leur vie et tout semblait devoir durer toujours ainsi. Mais leur fils était tombé amoureux d'une autre, et s'était séparé tout à la fois de sa femme et de ses deux filles qu'il n'avait jamais vraiment adoptées. Il avait ensuite eu trois enfants coup sur coup avec sa nouvelle compagne, comme pour oublier le lourd tribut dont il s'était acquitté durant les traitements de leur stérilité, comme pour prouver au monde que, lui n'était pas infécond. Comblé par sa nouvelle famille, il n'avait ni le temps ni l'envie de partager les fêtes avec ceux de sa vie d'avant. La seule manifestation de cet homme à l'égard de cette progéniture qu'il n'avait pas vraiment choisie était le virement régulier de fin de mois, qu'il faisait par voie électronique sur le compte de leur mère. Il les avait, comme oubliées.

Les filles perdirent pour la deuxième fois la douceur de dire « Papa ».

Dans la bagarre de leurs enfants, les grands-parents, n'avaient pas accepté de devoir renoncer à leurs petites-filles sur lesquelles ils estimaient avoir des droits et des devoirs. Ils avaient fait des démarches pour obtenir légalement le droit de visite, généralement accordé aux grands-parents.

La bataille judiciaire avait duré trois longues années, et, c'était la première fois, qu'ils recevaient leurs petites-filles pour quelques pauvres jours de vacances. Elles avaient accompli le déplacement à Lyon sans enthousiasme, résignées parce que leur maman leur avait expliqué que « c'était la loi » et que l'on ne désobéissait pas à un jugement du tribunal. Elles avaient beaucoup pleuré en quittant leur mère et leur nid parisien, et fait damner leurs grands-parents, dans l'espoir secret qu'ils ne chercheraient plus à exercer leur droit, et surtout pas pendant les vacances de Noël. Maintenant que la corvée était terminée, elles attendaient avec excitation de retrouver leur mère, leur vie, leurs copines, et Colombine qu'elles adoraient.

Et toi, tu es d'où en Espagne ?

... Impossible de lire plus de trois lignes sans être interrompu !

J'habite Saragosse en Aragon.

Tu me montres sur la carte ?

Voilà, c'est à peu près là ! montra-t-il du doigt.

Et là-bas aussi tu es curé ?

Je ne suis pas curé, je suis étudiant au séminaire, c'est-à-dire que plus tard, quand j'aurai fini mes études, je deviendrai peut-être curé. Pour l'instant, j'apprends la théologie et la philosophie, ainsi que les langues étrangères. Je suis en France depuis un an pour apprendre le français. Mais, tu vois, moi, j'ai encore un fort accent, dit-il en s'appliquant à prononcer le mieux possible.

C'est quoi, la théologie ? se risqua la grande, qui avait souri aux effets de phonétique d'Ernesto.

C'est apprendre à connaître Dieu !

Et tu le connais ?

Non, pas encore, c'est pourquoi j'étudie !

En fait, elles étaient vraiment mignonnes, ces deux petites, et d'une maturité impressionnante. Il s'aperçut qu'il n'avait pas retenu leur prénom. Il posa son livre, pas très sûr de le reprendre, se disant qu'il avait beaucoup à apprendre d'elles.

C'est quoi, ton petit nom ? lui demanda-t-il

Maman m'appelle « Belle », mais mon vrai nom c'est Anabelle

Et toi ?

Il s'était tourné vers la petite,

Moi, c'est « Miel ».

Mais son vrai nom, c'est Melyssa, ajouta Belle, et elle insista : avec un y.

C'est joli. Vous avez de très jolis prénoms !

Pensif, il réfléchissait à son prénom à lui, et comment son père l'avait choisi... Ernesto, en souvenir du Che Guevara. Son père ! Quel poète ! Toute sa vie il avait rêvé d'un grand destin politique mais n'était pas allé plus haut que secrétaire adjoint d'un syndicat ouvrier. Ernesto ne le jugeait pas, au contraire, les utopies de son père l'attendrissaient.

Enfant unique, il avait été gâté par sa mère, qui trimait dur pour en faire un intellectuel. Avait-il réussi à ne pas les décevoir ? Il faudrait qu'il pense à leur adresser une carte postale de Paris, ils seraient heureux de savoir leur fils dans cette capitale dont ils gardaient un souvenir ébloui depuis leur voyage de noces.

Les parents d'Ernesto n'étaient pas riches et ils avaient pris de plein fouet la crise du bâtiment en Espagne. Son père, qui travaillait dans une usine de préfabrication du béton armé, avait perdu son emploi ; sa mère était assistante des enseignants de maternelle. Mais ils étaient fiers et savaient se réjouir des choses simples. Ernesto avait été un garçon

heureux, qui avait grandi au milieu des livres et des beaux récits des mythes et des héros, dont sa mère avait conscience qu'ils étaient de la plus grande importance dans l'éducation d'un enfant. Il en avait gardé un goût suprême des mots.

C'est quoi, l'autre chose que tu étudies ?
reprit Belle.

La philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse. Sophie en grec ça veut dire « sagesse ».

Comme maman, dit Belle, maman s'appelle Sophie ! Tu es un sage alors ? ajouta-t-elle avec malice.

Pas encore, on n'est jamais vraiment un sage, mais cela m'intéresse la sagesse et j'essaie de lire et d'imaginer comment le monde pourrait s'articuler autour de la sagesse.

Cette pensée les laissa rêveuses. C'est quoi, au juste, être sage ?

Comment être des petites filles sages, quand on est né de parents lointains, ensevelis sous les décombres à cause d'une fureur de la terre qui avait ravagé leur maison, leur famille, leur vie qui n'avait été sauvée que parce que ce jour-là, à l'heure du tremblement de terre, elles étaient à l'école ? C'était il y a longtemps et elles étaient petites, mais elles porteraient en elles toute leur vie, la peur, les cris, le

désordre, la poussière, et la soif.

Nous, on ne peut pas être sages ! murmura-t-elle avec gravité, parce qu'on est en colère, comme la terre là-bas. Tu sais, nous, on a réchappé au tremblement de terre, mais toute notre famille a disparu.

Belle prononçait toujours la même phrase quand elle parlait de la tragédie haïtienne : « On a réchappé au tremblement de terre ». Comme une litanie qu'elle ne livrait que lorsqu'elle était en confiance et dans la confiance, mais aussi comme une sorte de fait glorieux. Il lui semblait que ces mots décrivaient assez bien le drame qu'elles avaient vécu, les héroïnes qu'elles étaient et leur appartenance permanente à une autre terre que la France. Là, avec Ernesto, on pouvait se raconter et c'était pour elle essentiel, de lui livrer cette information à ce stade de leur rencontre.

Ça, c'est un vrai sujet de philosophie, pensa-t-il ! « Peut-on être sage si l'on est en colère, en colère comme la terre quand elle gronde et tremble ? » Ces petites filles commençaient à l'intéresser et, bien qu'il ait choisi d'être un basique accompagnateur TGV pour voyager gratuitement et se faire un peu d'argent de poche, il était émerveillé par ces deux fillettes aux réflexions de philosophe. Pauvres petites ! À l'âge où elles avaient subi cette épreuve, lui en était encore aux

câlins infinis dans le giron de sa mère en tordant son doudou entre son cou et son oreille, pleurant chaque fois qu'elle le déposait à l'école...

Je comprends ! dit-il simplement.

Et la grande sentit que cet homme-là, qui cherchait Dieu et la sagesse, pouvait entrer dans son monde. Elle lui sourit et il redit en faisant oui de la tête :

Je comprends !

Puis, après un temps :

Moi aussi j'ai assisté un jour à une colère de la terre, c'était à Lorca en Espagne, il y a trois ou quatre ans. J'étais étudiant à l'Université et je sortais de la faculté avec des amis, quand la terre s'est mise à gronder. Tout tremblait, les cheminées des maisons tombaient, et même le clocher avec la cloche. Le soir, personne ne voulut dormir dans les maisons, on s'était tous installés dehors, comme on pouvait. Et puis, heureusement, ça s'est calmé, ç'a été beaucoup moins fort que chez vous, mais j'en garde une impression de terreur.

Il y eut un silence plein d'images de violence qui hantaient encore souvent les deux petites dès qu'elles retournaient en rêve « là-bas ». Mais ce silence était nécessaire pour pouvoir passer à un autre sujet.

Au bout d'un moment, il le rompit d'un anodin :

Et si on déjeunait ?

Comme pour fermer cette parenthèse d'évocations graves.

Y a quoi ? demanda la petite avec vivacité,

Je ne sais pas, nous allons voir !

Il ouvrit les sacs de congélation que mamy avait confectionnés, avec à chaque fois trois sandwiches, trois œufs durs, trois petits babybel et, pour finir, trois mandarines.

Je n'aime que le babybel, dit Miel, tu me donnes le tien et, moi, je te donne mon sandwich !

Il essaya de la convaincre que c'était mieux de commencer par le sandwich, mais elle s'obstina et il lui tendit son petit fromage rouge. Elle n'en revenait pas ! Celui-là n'allait pas l'embêter pour qu'elle mange dans l'ordre et de tout !

Cool, dit-elle !

Qu'est-ce que tu dis ?

Merci, souffla-t-elle.

Miel était malingre et c'était toujours par la nourriture qu'elle résistait aux adultes. C'était devenu un tic, une manie, un test de pouvoir sur le monde. Elle pouvait se bloquer à ne rien absorber du tout pendant plusieurs repas si on la contraignait et si on

ne cédait pas aux défis qu'elle lançait.

Belle, par contre, avait un appétit d'ogre ; elle était grande pour son âge, et prenait, quand elle mangeait, une allure de jeune fauve. Souvent, elle liquidait ce que Miel laissait, insatiable.

On mange quoi dans ton pays ? demanda Belle.

Tout en savourant le jambon trop salé entre deux tranches de pain de mie bourré d'additifs et d'huile de palme, il évoqua les yeux fermés, comme pour faire un transfert entre ce qu'il décrivait et ce qu'il avait dans la bouche :

Tout est délicieux et ma mère fait très bien la cuisine : on mange de petits cochons de lait marinés dans le vin rouge et cuits au feu de bois, des aubergines au miel, des pimientos farcis, de la pipérade de chipirons...

C'est quoi ? c'est quoi ?

Les chipirons, ce sont des calamars.

Et, devant leur air interrogatif, il ajouta :

Ce sont des petits mollusques de la mer qui ont dix tentacules au-dessus de la tête. Et il avait mimé explicitement avec ses doigts.

Elles se regardaient, un peu dégoûtées mais charmées par toutes ces appellations exotiques. Et